

## La traduction, entre transgression et limite

Salah BASALAMAH,  
Université d'Ottawa

Au-delà de la pratique et de ses méthodes, la traduction est un concept qu'il est nécessaire de penser de manière synthétique au carrefour de ses diverses manifestations concrètes. En effet, la traductologie étant la discipline qui s'est intéressée dans les trente dernières années à l'étude des phénomènes du traduire en contexte (tournants culturel et sociologique), il reste pour celle-ci de développer une pensée qui réfléchit désormais le concept même de traduction. Derrière l'objectif que s'est fixé Berman pour la traductologie : « la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience » (17), on peut distinguer l'horizon philosophique d'une traductologie qui se donne également comme une *expérience de pensée* plus abstraite qui met en perspective les spécificités de l'action traductive : le mouvement et la transformation qui la caractérisent ainsi que les paradoxes et les ambiguïtés qui en complexifient la compréhension.

Alors que Bachmann-Medick évoque un « tournant traductif » (*translational turn*) qui a lieu « only when the conceptual leap has been made and “translation” is no longer restricted to a particular object of investigation, but moves right across the disciplines as a new means of knowledge and methodologically reflected analytical category ... » (4), il est d'ores et déjà possible de constater que la traduction joue un rôle conceptuel qui lui octroie un statut analytique et catégoriel comme une expérience réflexive de toute forme de transformation dont les modalités d'application sont fondées en empirie, que ce soit entre les groupes sociaux, les disciplines ou encore les migrants et leurs sociétés d'accueil respectives. La traductologie ainsi entendue ajoute à son objet d'étude traditionnel ceux qui l'élèvent au niveau heuristique d'un paradigme philosophique à l'aune duquel des expériences humaines et sociales sont pensées de manière analytique comme des traductions—au-delà de la métaphore.

Or, pour être en mesure de parvenir à ce degré d'abstraction dans la conceptualisation de la traduction, il est nécessaire de passer en revue les réflexions préalables à celle-ci, d'en établir le cadre définitoire et d'examiner le paradoxe fondamental de la traduction qui la place dans le champ d'une tension entre transgression et limite. C'est ce qu'il s'agira d'articuler dans le présent article autour des quatre axes suivants. On commencera, dans une première section, par l'établissement de la tâche définitoire qui se trouve au fondement de toute conceptualisation de la traduction qui prétend dépasser le cadre traditionnel de la pratique interlinguistique, voire intersémiotique (Jakobson). Dès lors que le cadre d'une conception plus élargie de la traduction a été mis en place, il s'agira dans une seconde partie de développer l'une des deux facettes du paradoxe traductif, c'est-à-dire la propension transgressive de la traduction (traverser les frontières). Celle-ci sera suivie par une troisième partie dans laquelle sera élaborée son pendant

limitatif où la traduction peut représenter l'expression d'une forme d'ethnocentrisme (revendiquer les frontières). Enfin, une quatrième section synthétique sera consacrée à la réflexion autour du paradoxe soulevé dont l'objectif consiste à reconnaître l'élargissement de l'horizon de la tâche traductologique au-delà des acquis conceptuels traditionnels.

### **La traduction et la tâche définitoire de la traductologie**

En préalable à toute discussion, il est nécessaire d'établir que la traduction n'est pas la science qui parle des pratiques traductives, mais qu'elle en est l'objet. En effet, le discours qui réfléchit sur les phénomènes traductifs est la traductologie. Il s'agit d'une « interdiscipline » (Snell-Hornby et al.) instituée et institutionnalisée dans les années 1970 (Munday) dont les recherches ont convergé à partir d'au moins trois disciplines : la linguistique, la littérature comparée et l'anthropologie. Un parcours éclectique que la traductologie ne cesse de confirmer par ses croisements permanents avec d'autres domaines tels que la philosophie, la sociologie, la technologie, les études culturelles et postcoloniales. D'où la notion d'interdiscipline. Or, les constats des plus récentes recherches ont établi que la traduction est un objet polymorphique. Les formes traductives sont multiples puisque la *pratique traductionnelle*—c'est à dire le transfert interlinguistique—n'en est qu'une parmi d'autres. En effet, on dira notamment que les *pratiques traductives*—c'est-à-dire les transferts sémiotiques et au-delà—dépassent le cadre verbo-centrique coutumier.

Par ailleurs, on constatera également que la traduction n'est pas nécessairement une *pratique* ou un *processus*, mais également un *produit*, voire une *production*. La raison de cela tient au fait que la traduction ne produit pas du *même* mais bien de la *différence* (Jakobson). C'est-à-dire qu'elle ne peut pas être une reproduction, une imitation de l'original, mais un texte autre, une nouvelle production autonome, puisque « sa vie », selon la métaphore de Benjamin, se déroule ailleurs, dans un autre contexte de sa production originale.

Or si la traduction est une pratique et un produit pour lesquels il existe tout un discours réflexif, on peut se demander où elle trouve sa légitimité pour *transgresser* et sa maîtrise pour imprimer ses *limites*. Dans le prolongement de cette réflexion, se pose également la question des motifs qui porte le concept de traduction à ne pas se satisfaire du cadre de sa discipline et d'en déborder constamment. Une telle tendance dans le développement de la traductologie la mène nécessairement à redéfinir l'objet d'étude, voire à le redéfinir à chaque fois qu'un tournant a lieu dans la discipline ou qu'une dimension supplémentaire du concept s'y rajoute. De fait, depuis le second tournant de la traductologie, c'est-à-dire le tournant culturel des années 1990 (Bassnett et Lefevere), la définition du concept de traduction a changé autant de fois qu'il y a eu de tournants, et qu'il y en aura encore (Gentzler).

En effet, on enregistre plusieurs tournants dans le développement de la discipline. Pour chaque tournant, il y a littéralement une ou plusieurs définitions nouvelles du concept de traduction. Durant le tournant linguistique des sciences

humaines au début du 20<sup>ème</sup> siècle, le concept de traduction s'est naturellement greffé sur le paradigme linguistique parrainé par les sous-disciplines des linguistiques appliquée et contrastive (Holmes). C'est dire que la traduction s'est essentiellement définie comme un processus de transfert interlinguistique dont le champ d'intérêt se limite à l'expression verbale, et plus particulièrement textuelle. Alors que la composante culturelle de la traduction ne pouvait être ignorée par les théories prescriptives où l'on pouvait voir se manifester les apports de l'ethnolinguistique et de l'anthropologie à la traduction biblique entre autres (Nida et Taber), la théorisation de la traduction a connu dans les années 1970-1980 un changement de paradigme équivalent à une révolution copernicienne. De fait, au-delà des théories qui ont considéré la traduction comme un *processus* par lequel on cherche les meilleures stratégies du traduire, ces deux décennies ont proposé une conception de la traduction plutôt comme *produit* (Even-Zohar; Toury). Désormais, le concept de traduction désigne le résultat de l'opération traductionnelle, se propose comme le réceptacle des normes socioculturelles des langues cibles et par là constitue l'objet d'études sur les influences et les manipulations subies par les textes passés au crible du contexte de réception (Lefevere; Hermans). Dans la continuité de ce changement de paradigme qui a fait naître la discipline traductologique et, de là, son institutionnalisation, le concept de traduction s'aligne sur le nouveau tournant que Bassnett et Lefevere qualifieront de « culturel » en 1990 : la traduction n'est pas seulement le produit d'un nombre de facteurs culturels, mais elle est le symptôme de conditions sociohistoriques particulières ainsi que le héraut de certaines évolutions profondes dans la représentation et de la production discursive des sociétés. Ce n'est plus traduire qui importe au regard du chercheur en traductologie, ce sont les phénomènes sociaux et culturels qui contribuent au développement et l'orientation de la traduction, et inversement, c'est-à-dire les manières par lesquelles la traduction participe à la (ré)génération socioculturelle et le contact entre les langues, les nations et leurs destins respectifs.

Par ailleurs, même si la recherche traductologique ne s'y est pas suffisamment intéressée en raison de la légitimité que le domaine de l'adaptation lui dispute, la traduction intersémiotique établit une forme d'équivalence plus ou moins importante entre systèmes de signes différents (Jakobson). Dès lors, le concept de traduction s'élargit et prend le sens d'une transformation sémiotique dont la causalité et les effets sociaux sont autant de matières à observation que ceux des transferts interlinguistiques (Aguiar et Queiroz). L'élargissement du concept se confirme d'autant plus au niveau de la traduction inter-discursive puisque c'est le discours qui devient l'objet de la transformation, si bien que la théorie du récit (*narrative theory*) occupe désormais une place significative en traductologie (Baker; Harding).

Toujours dans le cadre du tournant culturel, on découvre également la traduction postcoloniale comme réponse à la colonisation, comme résistance par la distorsion, la parodie ou l'ironie (Rafael; Bhabha) ou encore comme réparation par les moyens de l'hybridation et le métissage des formes (Bandia). Le concept de traduction y est conçu tantôt sous les espèces de manipulation subversive des langues et cultures hégémoniques et tantôt celles d'une métaphore des

transformations identitaires et culturelles résultant des migrations et des adaptations qui s'en suivent (Robinson). La traduction se définit donc essentiellement comme un facteur de transformation culturelle en complicité avec le pouvoir (post-)colonial ou en réaction contre ce dernier.

À partir de la fin des années 1990, début 2000, dans un élan de renouvellement des premières études descriptives de la traduction (1970-1980), c'est le tournant sociologique qui nourrit la traduction de nouvelles définitions. De fait, le concept de traduction peut vouloir dire 1) l'objet produit par les différentes formes d'agencéité traductives, leurs corollaires structurels et les habitus qui y opèrent (Simeoni; Gouanvic; Casanova); 2) le processus qui articule les acteurs sociaux (humains et non-humains) et leur mobilisation en vue de l'avènement d'un objectif commun (Buzelin; Heilbron et Sapiro); ou encore 3) le processus de médiation systémique qui permet d'encoder et de décoder l'information entre l'environnement et ses systèmes (Tyulenev). Sous cet angle, le concept de traduction prend des significations dominées par la dimension sociologique et pose au centre de ses préoccupations la question de l'agencéité (ou son absence pour Luhmann) dans la construction du réseau social qui traduit surtout des positions, des assemblages collectifs et des faisceaux de communication.

Parallèle en cela au courant herméneutique de la traduction (Steiner), le tournant cognitif définit la traduction comme le chemin le plus court (souvent une récursion) qu'emprunte l'esprit dans un échange pour comprendre et transférer une unité de sens en contexte. Dans cette approche qui s'inspire notamment des travaux de Sperber et Wilson dont la thèse consiste à reconnaître dans les schémas de la communication humaine un cheminement et une construction cognitive qui s'appuie sur une communauté de référents entre les interlocuteurs. En termes traductionnels, on comprendra que si les traductions sont souvent plus longues que les originaux, c'est que l'espace de l'explicitation devait être pris pour compenser les lacunes référentielles entre les parties (Gutt). La traduction prend ainsi le sens d'une illustration (« extrême » dira Gadamer) des conditions de la compréhension mutuelle dans une conversation, puisqu'elle se déroule entre deux langues/cultures différentes de surcroît.

Enfin et surtout, il nous importe de terminer cet état de la question de l'évolution du concept de traduction, depuis que celle-ci fut pensée, sur le « tournant traductif » (Bachmann-Medick). En effet, après que le concept a été entendu sous les angles de la communication, de l'herméneutique, des études culturelles et postcoloniales ou encore de la linguistique et de l'anthropologie, il s'agit désormais de concevoir la traduction par celui de la philosophie, c'est-à-dire comme une *lentille épistémologique* qui sert à reconnaître de manière synthétique tous les phénomènes—discursifs ou autres—qui opèrent selon le mode traductif. Autrement dit, le concept de traduction, élargi de toutes les dimensions agrégées au cours de son évolution, se prévaut de qualités essentielles qui sous-tendent tous les phénomènes assimilables à l'opération traductionnelle et qui peuvent se résumer aux mouvements fondamentaux de *connexion*, de *transfert* et de *transformation* (Basalamah).

Ainsi compris, le concept de traduction est donc *polymorphe* par excellence. Il est à la fois équivalence (à divers niveaux), facteur de changement socioculturel, arme de résistance, articulateur sociologique, mode cognitif et outil d'analyse heuristique. On conçoit dès lors en quoi la traductologie est par définition interdisciplinaire, ou une « interdiscipline » selon le terme de Snell-Hornby et al. Si d'aucun pense que la cartographie, et par là l'acte définitoire, consiste en quelque sorte à mettre une clôture autour d'un objet et d'exercer une sorte d'influence, de conditionnement (Pym), il reste que lorsqu'on voit la variété des objets d'étude de la traductologie et de ses sous-domaines de recherche, on croirait avec raison qu'il est impossible de définir le concept de traduction tant il s'est dispersé. Ce dernier serait-il si complexe qu'il en serait indéfinissable?

Or c'est là que le tournant traductif devient éclairant. Car si dans la lentille qui permet d'observer tous ces objets s'inscrivent les critères (pas tous nécessaires et suffisants) de ce que recouvre le concept de traduction—quel qu'en soit le support—, alors tout objet, qui serait connaissable comme traduction selon ces critères, est traduction. Dans le sens des mouvements fondamentaux susmentionnés, on évoquera les critères du traductif suivants : connexion/articulation/négociation (entre les disparités), transfert (entre les espaces), transformation (entre les temporalités) et fonctionnalité/régulation (entre les directions et les systèmes de lois).

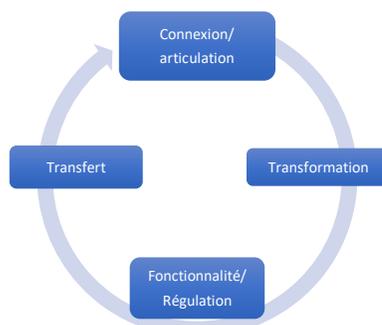


Fig.1 Critères du traductif

Le premier critère (connexion/articulation/négociation) se retrouve dans la traduction des éléments disparates qu'il était improbable de mettre en lien, comme les acteurs sociaux d'un projet collectif ou les membres hétéroclites d'une culture hétérogène. Le second critère (transfert) est notamment observable dans toutes les occurrences où traduire consiste à déplacer des objets qui, nécessairement, au cours de ce mouvement, se doublent d'une autre dimension du concept de traduction, autrement dit la transformation, troisième critère du traductif. C'est d'ailleurs là que l'on peut le plus clairement identifier la dialectique (transfert-transformation) la plus commune des opérations traductionnelles, comme la traduction interlinguistique où le transfert de sens entre les langues ne peut faire autrement qu'initier des transformations et, en conséquence, de créer de la différence. Enfin, le quatrième et dernier critère (fonctionnalité/régulation) sert tantôt à représenter la traduction comme déterminant de l'orientation d'un mouvement, comme on

imprime une direction à une force, et tantôt à l'application d'un principe ou d'une loi sur le terrain du réel.

À ce stade de notre réflexion, on voit d'ores et déjà que le concept de traduction tel que conceptualisé dans les dernières décennies dépasse largement les acceptions qui lui sont traditionnellement conférées. Il s'agira dès lors de tirer profit de cette cartographie définitoire dans le champ traductologique pour comprendre la première des deux caractéristiques contradictoires de la traduction : la transgression.

### **La traduction comme transgression**

Dans la présente section, il s'agira d'illustrer par divers exemples le caractère transgressif de la traduction. Si le concept de traduction s'est élargi au point d'atteindre les horizons métaphoriques vus plus haut, on concèdera que la caractéristique de la transgression s'applique par extension à toutes les variations du concept.

La traduction est d'abord une forme de *représentation*. En art, elle représente l'imaginaire de l'artiste dans la variété de ses formes en s'appuyant sur divers supports. Or, la distorsion traductive réside dans cette tension qui met aux prises la recherche d'absolu de l'artiste, son imaginaire et la représentation qu'il en fait sur le médium d'expression qu'il/elle s'est choisi. En effet, traduire consiste à se mettre en quête d'un chemin paradoxal, tantôt au plus près du mystère inimitable de la réalité (en deçà même de l'invisible) et tantôt vers sa réinvention à travers les filtres de l'imaginaire et de la perception sensible de l'artiste. Ainsi, la représentation traductionnelle, comme celle de l'art, dans la plupart de ses formes, est une transgression permanente du même, que ce soit dans la tentative d'approcher le réel ou dans sa transfiguration.

Il en est de même de la représentation ethnographique. Traduire une culture dans un récit anthropologique est une distorsion de la culture vécue. Même si un Malinowski passe des mois entiers parmi les tribus d'Afrique ou du Pacifique (1968; 1970; 1985, 1989), il n'en connaîtra que son interprétation. Traduire consiste en fin de compte à transgresser la légitimité de l'expérience vécue par l'illusion d'être la chose même.

Par ailleurs, lorsqu'on parle de traduction littéraire, on évoque les œuvres traduites tantôt comme des *introductions* d'une nouveauté culturelle dans un système littéraire cible, tantôt comme des *importations* de produits culturels étrangers (Even-Zohar; Casanova), ou encore comme des *exportations* de canons patrimoniaux en guise de diplomatie culturelle dans d'autres juridictions linguistiques (von Flotow; Hurn et Tomalin). Dans ce cas, on dira que traduire consiste à traverser (dans un sens ou un autre) les frontières culturelles et transgresser les codes, les repères et les coutumes habituelles.

Mais traduire, c'est aussi, selon Homi Bhabha « How newness enters the world », autrement dit comment la différence de l'altérité intègre un nouveau milieu, le dérange et le remet en question. Salman Rushdie, dont Bhabha s'inspire pour construire sa conceptualisation de la culture à l'ère postcoloniale, résume la

transgression des espaces culturelles par le mouvement migratoire qu'il incarne et dira en ce sens : « ...[w]e are translated men » (11). C'est donc dire que l'immigration est aussi une forme de traduction puisque par le voyage migratoire on traverse des frontières et on perturbe le cours de toute une vie en l'adaptant au nouveau contexte, la culture d'adoption.

Toujours dans le cadre de la perspective postcoloniale, Bassnett et Trivedi avaient déclaré que traduction et colonisation travaillaient main dans la main. Ils donnaient notamment l'exemple de la Malinche, esclave Aztèque choisie par Cortès lors de la colonisation du Mexique pour devenir son interprète et la mère de son fils (premier métis). En effet, c'est la Malinche qui avait alerté Cortès de l'attaque imminente par une tribu autochtone et les Aztèques contre l'armée espagnole. En termes de transgression, on comprendra par cet exemple que traduire signifie le fait d'être capable de divulguer une information et trahir. D'où la fameuse expression : *traduttore traditore*. Traduire est donc une forme de transgression de la confiance dont on a été investi, que ce soit au nom d'une appartenance ethnique, politique ou culturelle.

Enfin, on évoquera encore pour dernier exemple une des théories les plus en vogue dans la profession traductionnelle, celle dite du *Skopos*, du grec qui signifie la fonction, la finalité. L'un de ses tenants et théoriciens au Canada, Brian Mossop l'a redéfinie comme le « reportage » d'une communication initiale que la traductrice surprend (*overhear*) au détour d'une conversation. Ainsi, la traduction est une forme de reportage journalistique qui transgresse le silence de l'ignorance (*privacy*) en rendant public (*publicity*) le témoignage (subjectif) de faits ou d'autres discours (établis de première ou de seconde main).

À ce stade, on peut se demander ce qui donne légitimité à la traduction de transgresser les frontières, les espaces, les cultures et les fidélités. De fait, on peut dire qu'il s'agit de la même légitimité que celle que se sont donnés Adam, Prométhée et Faust : l'incalculable valeur de la connaissance. En effet, cette dernière est une arme à double tranchant à l'instar de la traduction qui produit de la connaissance à chaque fois qu'elle transfère et transforme des objets (entre autres) discursifs, puisque par nécessité et grâce à ses capacités de distorsion et de manipulation, elle est également capable de produire de l'ignorance, notamment par la sélection des éléments du texte qu'on veut retenir et l'oblitération des autres—encore un paradoxe.

### **La traduction comme limite**

Si le concept de traduction se construit comme production de différence et comme distorsion d'un même, transgressant par là l'identité stable et valorisée d'un original, il est légitime de se poser la question de savoir jusqu'à quelle limite cette transgression est encore possible, voire tolérable tout en restant dans l'espace du traductif. D'où le traitement nécessaire dans cette présente section de la notion de limite dans le concept de traduction.

Traduire ne consiste pas en un processus de changement et de différenciation continue et interminable, mais bien plutôt celui de sa direction et de

son orientation. On appréciera l'ambivalence du titre de l'ouvrage de Timothy Weiss : *Translating Orients*, autrement dit, l'acte de traduire est à la fois la *traduction des Orients*—et par là la transgression orientaliste créant plusieurs Orients—et la *traduction qui oriente*, c'est-à-dire celle qui canalise et donne direction—ce qui va parfaitement dans le sens de la définition fonctionnelle et différenciatrice la plus commune de la traduction interlinguistique. D'ailleurs, Derrida définit la traduction comme « une transformation réglée » (*De la dissémination*), c'est-à-dire qu'elle est n'est pas dénuée de limite, mais qu'au contraire, elle est soumise à un cadre qui lui sert de frontière. C'est donc dire qu'elle n'est pas un changement aléatoire, une pure transformation, mais qu'elle est tributaire de contraintes fonctionnelles et de caractéristiques limitatives. Conçue ainsi, la traduction trouve sa limite dans les facteurs inhérents à ce qui la définit.

Cela étant, on peut se demander plus précisément ce que signifie qu'une transformation « réglée ». Régler la transformation de l'opération traductive n'est en fait pas qu'une affaire d'intention et de volonté subjective, mais elle consiste bien plutôt en la prise en compte des contraintes, qu'elles soient intrinsèques ou extrinsèques à l'impulsion première du processus. On évoquera notamment les normes et les conjonctures sociales, institutionnelles ou culturelles auxquelles la traduction peut être soumise. Ainsi, il en découle que le « réglage » de la transformation traductive n'en présuppose pas le résultat *a priori*, mais que tout résultat traductif présuppose un réglage même s'il n'est pas le fruit d'une intention.

C'est en ce sens qu'on dira que le déploiement du fait traductif est imprimé d'un caractère éthique par définition, en ce que l'éthique est l'expression même de la *limite* dans l'action qui porte en elle-même la liberté de *transgresser*. Si Antoine Berman a su identifier la propension *ethnocentrique* qui caractérise l'acte traductionnel, du fait qu'on a plutôt tendance à traduire pour soi, il a également développé une pensée *éthique* de la traduction pour y résister, comme Venuti à sa suite. Pour Berman, traduire l'autre de manière éthique, c'est l'accueillir dans le « non-normé » de la langue maternelle (131), c'est-à-dire donner à l'altérité un espace d'accueil à la limite de la zone de confort de soi et par là limiter la propension naturelle à l'égoïsme qui consiste à distordre la représentation de l'objet traduit.

Telle est la doctrine traductive que Paul Ricœur a continué dans son « éthique de l'hospitalité ». En effet, pour lui, dans sa mise en rapport à l'altérité, l'éthique traductionnelle est une contrainte morale qui

consiste à la recherche de la meilleure adéquation possible entre les ressources propres de la langue d'accueil et celles de la langue d'origine; [...c'est-à-dire] d'élever le génie de sa propre langue au niveau de celui de la langue étrangère, surtout lorsqu'il s'agit de créations originales qui constituent un défi pour la langue d'accueil. Il s'agit bien d'habiter chez l'autre afin de le conduire chez soi à titre d'hôte invité (Ricœur « Quel éthos? » 108-109)

Traduire implique donc par définition une limite à l'opération d'indigénisation de l'étranger en lui permettant de le faire dans la différence de ce dernier, ou avec une certaine mesure de celle-ci du moins. Si bien que lorsqu'on parle de « contrainte »,

il ne s'agit pas d'une pression extérieure, mais bien plutôt une impulsion intrinsèque, un effort sur soi dans une démarche en direction de l'autre. Et Ricœur de confirmer par ailleurs que « [l]a traduction est bien alors une tâche, non au sens d'une obligation contraignante, mais au sens de la chose à faire pour que l'action humaine puisse simplement continuer » (*Sur la traduction* 36). Il s'agit là véritablement de la démonstration du mouvement de convergence que suppose toute opération médiatrice ou traductive qui conduit à terme vers la transcendance de l'égo et de ses tentations de repli sur soi.

De fait, si la traduction est une opération de transformation réglée par des normes—fussent-elles inconscientes—alors on peut dire que la traduction est éthique par définition. C'est que le caractère à la fois dirigé et intéressé, mais tout aussi limité du processus traductif, constitue son propre dispositif de maîtrise de soi. Dès lors, on comprendra que la vocation éthique de la traduction doit nécessairement favoriser *la justesse* d'une certaine forme d'équivalence, mais également *le juste*. En effet, pour Ricœur, le juste se trouve « à mi-chemin de la morale et de la politique » (*Le juste* 9-10), c'est-à-dire que cet entre-deux est comme une mise en évidence du tiers, autrement dit un rapport de distanciation et de médiatisation entre le proche et le lointain :

La vertu de justice s'établit sur un rapport de distance à l'autre aussi originaire que le rapport de proximité à l'autrui offert dans son visage et sa voix. Ce rapport à l'autre est, si l'on ose dire, immédiatement médiatisé par l'institution. L'autre, selon l'amitié, c'est le toi, l'autre, selon la justice, c'est le chacun. (Ricœur *Le Juste* 14-15)

La traduction peut donc être comprise comme le lieu d'une juste distance entre les membres hétérogènes d'une société donnée. Traduire, c'est faire justice.

### **La traduction, un paradoxe entre transgression et limite**

À ce stade de la réflexion où il apparaît que le concept de traduction se conjugue à la fois comme une forme de transgression et de limite, il en résulte que par ces deux caractéristiques fondamentales ce concept s'articule en somme comme un *paradoxe*. C'est que la traduction se définit justement aussi par le paradoxe. Pour s'en assurer, on peut dire que la traduction est à la fois similarité et différence, mouvement et transformation, originalité et secondarité, production et reproduction, dépendance et indépendance, reliance et déliage. Autant de critères distinctifs apparemment contradictoires mais qui montrent la tension essentielle qui se trouve au cœur du concept de traduction. À voir ces paradoxes, on se demande si la loi logique de non-contradiction aristotélicienne est encore valable. Or la théorie de la complexité semble en faire fi puisque, dans ce cadre quasiment quantique, la chose et son contraire peuvent coexister. Il suffit de s'en référer aux travaux de Kobus Marais qui montrent qu'une approche non réductrice du réel implique la possibilité d'embrasser de manière simultanée les contradictions qui l'habitent.

Si la traduction est à la fois limite et transgression, c'est que le paradoxe de la traduction est celui-là même de la *frontière*, par exemple, puisque celle-ci est en même temps le début et la fin d'un espace. Si bien qu'on trouvera qu'il en est de même des objets poststructuralistes comme les apories ou les indécidables derridiens : le spectre—à la fois présent et absent (*Spectres*), le glas—à la fois coupure et couture (*Glas*), la trace—à la fois présente et passée (1967), le *pharmakon*—à la fois poison et remède (*De la dissémination*), etc. Derrida avait par ailleurs commenté le fameux texte de Walter Benjamin « La tâche du traducteur » et conçu le concept de « survie » (*überleben*) de la traduction par rapport à son original comme une relation d'*interdépendance égalitaire*, plutôt que hiérarchique car, sous prétexte d'être *seconde*, serait par conséquent *secondaire*. Ainsi, la traduction pour Derrida non seulement est le produit dérivé de l'original, mais elle est également appelée par ce dernier pour pouvoir survivre dans un, voire d'autres terreaux culturels (*Psychés*).

Parmi les métaphores les plus productives du concept de traduction, qui permettent d'en comprendre notamment le caractère paradoxal, est le théâtre. En effet, ce dernier médium met en scène une re-présentation, la présentation nouvelle d'une pièce théâtrale. On dit qu'il s'agit d'une *interprétation* (scénique), mais on sait en même temps que chacune de ses itérations est une interprétation (herméneutique) unique. Il en est de même pour la traduction puisque chaque version traduite d'un même texte est une nouvelle interprétation pourvue d'une identité singulière. En ce sens, l'exemple du *Paradoxe sur le comédien* de Denis de Diderot est éclairant puisque ce dernier y a défendu l'idée que le bon acteur est celui capable d'exprimer une émotion qu'il ne ressent pas. Or, le bon traducteur serait donc par comparaison celui capable de réexprimer des idées qu'il n'a pas pensées, car comme l'acteur il ne ferait que les interpréter.

## Bibliographie

- Aguiar, Daniella et João Queiroz. "Modeling Intersemiotic Translation: Notes Towards a Peircean Approach." *Applied Semiotics/Sémiotique Appliquée*, vol. 24, 2010, pp.68-81.
- . "Semiosis and Intersemiotic Translation". *Semiotica*, no. 196, 2013, 283-292.
- Bachmann-Medick, Doris. "The Translational Turn." *Translation Studies* vol. 1, no. 1, 2009, pp. 2-16.
- Baker, Mona. "Narratives in and of Translation." *SKASE Journal of Translation and Interpretation* vol.1, no.1, 2005, 4-13.
- . *Translation and Conflict: A Narrative Account*. New York & London: Routledge, 2006.
- Bandia, Paul. *Translation as Reparation: Writing and Translation in Postcolonial Africa*. Manchester: St. Jerome Publishing, 2008.
- Basalamah, Salah. "Toward a Philosophy of Translation." *Routledge Handbook of Translation and Philosophy*. Édité par P. Rawlings et P. Wilson. London: Routledge, 2018.
- Bassnett, Susan et André Lefevere. *Constructing Cultures. Essays in Literary Translation*. Clavedon: Multilingual Matters, 1998.
- Bassnett, Susan et Harish Trivedi. *Postcolonial Translation. Theory and Practice*. London: Routledge, 1999.
- Benjamin, Walter. « La tâche du traducteur. » *Œuvres III*. Traduit par M. de Gandillac. Paris: Gallimard, coll. Folio/Essais, 2000.
- Berman, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éd. du Seuil, 1999.
- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. London & New York: Routledge, 1994.
- Buzelin, Hélène. "Translation 'in the Making'." *In Translation – Reflections, Refractions, Transformations*. Édité par Paul St-Pierre et Kar Prafulla, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 2007, pp. 135-169.
- . "Unexpected Allies. How Latour's Network Theory Could Complement Bourdieusian Analyses in Translation Studies." *The Translator*, vol. 11, no. 2, 2005, pp.193-218.
- Casanova, Pascale. *The World Republic of Letters*. Traduit par M. B. Debevoise. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2005.
- Derrida, Jacques. *La voix et le phénomène*, Paris : PUF, 1967.
- . *Positions*. Paris: Éditions de Minuit, 1972.
- . *De la dissémination*. Éd. du Seuil, 1972.
- . *Glas*. Paris : Galilée, 1974.
- . *Spectres de Marx*. Paris : Galilée, 1993.
- . *Psyché. Invention de l'autre*. Paris : Galilée, 1998.
- Diderot, Denis. *Paradoxe sur le comédien*, 1<sup>ère</sup> édition. Paris: Sautet, 1830.
- Even-Zohar, Itamar. *Polysystem Studies*. Tel Aviv: The Porter Institute for Poetics and Semiotics. Durham: Duke UP, 1990.
- Gadamer, Hans-Georg. *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Traduit par P. Fruchon, J. Grondin et G. Merlio. Paris : Éd. du Seuil, 1996.

- Gentzler, Edwin. "Translation Studies; Pre-Discipline, Discipline, and Post-Discipline." *International Journal of Society, Culture & Language*, vol. 2, no. 2, 2014, pp. 13-24.
- Gouanvic, Jean-Marc. "A Bourdieusian theory of translation, or the coincidence of practical instances: Field, 'habitus', capital and illusion." *The Translator* vol. 11, no. 2, 2005, pp.147-66.
- Gutt, Ernst-August. *Translation and Relevance. Cognition and Context*. Manchester & Boston: St Jerome, 2000.
- Harding, Sue-Ann. "Translating Eyewitness Accounts: Personal Narratives from Beslan, September 2004." *Journal of Language and Politics*, vol.11, no.2, 2012, pp. 229-49.
- Harding, Sue-Ann. "Narratives and Contextual Frames." *Handbook of Translation Studies*, Fourth Edition. Traduit par Luc van Doorslaer et Yves Gambier. Amsterdam: John Benjamins, 2013, pp. 105-110.
- Heilbron, Johan et Gisèle Sapiro. "Outline for a sociology of Translation." *Constructing a Sociology of Translation*. Édité par Wolf & Fukari, Amsterdam: John Benjamins, 2007, pp. 93-107.
- Hermans, Theo, éditeur. *The Manipulation of Literature: Studies in Literary Translation*. Beckenham: Croom Helm, 1985.
- Holmes, James. "The Name and Nature of Translation Studies." *The Translation Studies Reader*. 2nd ed. Édité par Lawrence Venuti. London: Routledge, 2004, pp.172-185.
- Hurn, Brian J. et Barry Tomalin. "Cultural Diplomacy and Nation Branding." *Cross-Cultural Communication: Theory and Practice*. Hampshire: Palgrave Macmillan, 2013.
- Jakobson, Roman. « Aspects linguistiques de la traduction. » *Essais de linguistique générale*, vol. 1. Paris: Éditions de Minuit, 1963. pp. 78-86.
- Lefevere, André. *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*. London: Routledge, 1992.
- Luhmann, Niklas. *Social Systems*. Traduit par John Bednarz, Jr. avec Dirk Baecker. Stanford University Press, 1995.
- Malinowski, Bronislaw. *Théorie scientifique de la culture*. Paris: Éd. du Seuil, 1968.
- Malinowski, Bronislaw. *Les dynamiques de l'évolution culturelle : recherche sur les relations raciales en Afrique*. Paris : Payot, 1970.
- Malinowski, Bronislaw. *Journal d'ethnographie*. Traduit par T. Jolas. Paris : Éd. du Seuil, 1985.
- Malinowski, Bronislaw. *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris: Gallimard, 1989.
- Marais, Kobus. *Translation Theory and Development Studies. A Complexity Theory Approach*. London: Routledge, 2014.
- Mossop, Brian. "The Translator as Rapporteur. A Concept for Training and Self-improvement." *Meta: Journal des traducteurs*, vol. 28, no. 3, 1983, pp. 224-278.

- Munday, Jeremy. *Introducing Translation Studies: Theories and Practice*. London: Routledge, 2001.
- Nida, Eugene et Charles Taber. *The Theory and Practice of Translation*. Leiden: Brill, 2003.
- Pym, Anthony. *Method in Translation History*. Manchester: St Jerome, 1998.
- Rafael, Vicente L. *Contracting Colonialism: Translation and Christian Conversion in Tagalog Society under Early Spanish Rule*. Ithaca, NY: Cornell University Press, 1988.
- Ricœur, Paul. « Quel éthos nouveau pour l'Europe?. » *Imaginer l'Europe. Le marché intérieur européen, tâche culturelle et économique*. Édité par P. Koslowski. Paris : éd. Du Cerf, 1992, pp.107-116.
- . *Le juste*, Paris : Éditions Esprit, 1995.
- , Paul. *Sur la traduction*, Paris : Bayard, 2004.
- Robinson, Douglas. *Translation and Empire*, (Translation Theories Explained). Manchester: St Jerome, 1997.
- Rushdie, Salman. *Imaginary Homelands. Essays and Criticism 1981-1991*, London: Penguin Books, 1991.
- Simeoni, Daniel. "The pivotal status of the translator's habitus." *Target* vol.10, no.1, 1998, pp.1-39.
- Snell-Hornby, Mary, Franz Pöchhacker et Klaus Kaindl. *Translation studies: An interdiscipline*. Amsterdam: John Benjamins, 1994.
- Sperber, Dan et Deirdre Wilson. *Relevance. Communication and Cognition*, 2<sup>nd</sup> ed. Oxford & Cambridge: Blackwell, 1995.
- Steiner, George. *After Babel: Aspects of Language and Translation*. London and Oxford: Oxford University Press, 1998.
- Toury, Gideon. *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam: John Benjamins Publishing, 1995.
- . "The Nature and Role of Norms in Translation." *The Translation Studies Reader*. 2<sup>nd</sup> ed. Édité par Lawrence Venuti. London: Routledge, 2004, pp.198-211.
- Tyulenev, Sergei. *Applying Luhmann in Translation Studies*. London: Routledge, 2012.
- Venuti, Lawrence. *The Scandals of Translation. Toward an Ethics of Difference*. London: Routledge, 1998.
- Venuti, Lawrence, éditeur. *The Translation Studies Reader*. 2<sup>nd</sup> ed. London: Routledge, 2004.
- Von Flotow, Luise. "Translating "High" Literature for Public Diplomacy." *Viajes, identidades, imperios. Imaginarios ingleses en cultura, literatura y traducción*. Édité par Miguel Angel Montezanti. Tomo I, La Plata: Universidad Nacional de La Plata, 2007.
- Weiss, Tomothy. *Translating Orients: Between Ideology and Utopia*. Toronto: University of Toronto Press, 2004.